



## UN MUSEAU QUI PIQUE !

Au fil de mes aventures avec ma douce Émilie et de ma vie mouvementée au sein de sa famille, les Meloche, je suis devenu, moi, Galoche, un véritable spécialiste du comportement humain. Je vais d'ailleurs en donner la preuve sur-le-champ.



– Toi qui me lis, sais-tu de quoi les humains sont le plus gourmands, tôt le matin ?

– De croissants ! réponds-tu.

– Non.

– De baguets !

– Non, non.  
– De rôties?  
– Tu brûles...  
– De café?  
– Tu brûles, tu brûles!  
– Euh... euh...  
– Ah, aaah! Je te révèle mon secret avant que tu me fasses grincer des crocs en donnant ta langue au chat. Le matin, les humains dévorent plus que tout... LE JOURNAL! Et je suis bien placé pour l'affirmer, foi de Galoche : depuis deux semaines, je suis camelot. À vrai dire, j'aide mon Émilie à passer les journaux. Beau temps... et mauvais temps, comme ce matin même!



– Atchoum! Atchoum!  
PLOUK!  
Misère à poil! Je viens d'échapper le journal que je tenais solidement

entre mes crocs. Il est tombé dans une flaque d'eau à peine dégelée. D'un coup de gueule, rapidement, je le rattrape. W-ouf! Ma Douce n'a rien vu.

Puis, je fonce droit vers la maison devant moi. J'essaie de mémoriser les endroits où Émilie souhaite que j'aie à déposer le journal sur le palier : comme par hasard, ce sont toujours des maisons avec un long parcours pour se rendre jusqu'à la porte, tel ce bungalow dont j'emprunte l'allée. Pratique pour un camelot d'avoir pour adjoint un quatre pattes...

Aïe! Je glisse sur le chemin glacé. Chacune de mes pattes semble vouloir partir vers un point cardinal différent. Fabien, le père d'Émilie, aimerait bien s'acheter un quatre par quatre... Mais moi, je n'en suis pas un, foi de Galoche! Je m'écrase durement la bedaine par terre. Aussitôt, dans la baie vitrée du salon de la maison, j'aperçois une

autre bedaine, tout aussi poilue que la mienne: celle d'un gros humain en caleçon. Son ventre rebondit sans arrêt à force de rire de me voir ainsi affalé dans son allée.

« Ouache! Quel ventre! Du vrai Jell-O!... Et quel sans-cœur: bien au sec, il s'amuse à mes dépens, alors que moi, je me retrouse les poils pour sauver son journal de la baignade! »

Fin canin que je suis, les yeux fixés sur ceux de cet ogre ventripotent et friand de nouvelles matinales, j'ouvre la gueule en laissant retomber le



précieux journal de monsieur. D'un coup, sa gélatineuse bedaine se transforme en gallon de yogourt glacé et son sourire, lui, devient un glaçon. Il est paniqué. Sur ses lèvres, je peux deviner les deux mots désespérés qu'il répète:

– Mon journal!

Exactement la réaction que j'espérais! Autre preuve que je suis un vrai maître du comportement humain... Mais comme je suis un booon chien, je ne ferai pas durer le supplice! Je ne laisserai pas ce journal si loin du deux pattes qui l'attend impatiemment. Avant que l'ogre ne se transforme en bonhomme de neige, je reprends le journal d'un autre coup de gueule. Vif comme un lévrier, je vais le déposer sur le perron et file rejoindre ma Douce, le vent dans les oreilles.

– Atchoum! Atchoum!

Plus vite je cours porter un journal, plus vite je reviens marcher aux côtés de mon Émilie.



«Tu aimes beaucoup passer le journal, Galoche!» que tu penses.

– Vraiment, tes connaissances sur la psychologie canine sont bien piètres : quel chien, dis-moi, sain de corps et d'esprit, se réjouirait de passer un tas de mauvaises nouvelles sur papier, à une heure aussi matinale, par un pareil temps... d'humain ?

– Tu es fâché, Galoche ?

– Oui, oui... là, bravo, tu me comprends bien. Je ne suis pas de bonne humeur.

– Tu es fâché contre moi ?

– Non, non... là, tu es dans les patates ! Je suis de mauvaise humeur parce que j'en suis réduit à distribuer le journal pour passer un peu de temps avec ma Douce.



Eh oui ! Depuis qu'Émilie et notre jeune voisin, Pierre-Luc, sont devenus de grands amis, il m'est de plus en plus difficile d'être seul avec ma Douce. Ils

sont ensemble le jour, le soir, les fins de semaine : deux griffes de la même patte, misère à poil ! Ils ne se quittent plus. Émilie et Pierre-Luc m'aiment toujours ; ce n'est pas le problème. Ils semblent me considérer comme la « petite » griffe de la patte, tu comprends ? Je suis bien avec eux, mais ils ne me voient plus. Ou encore, ils s'écartent souvent pour se dire des secrets. Ils me font sentir de trop. C'est vrai, j'ai souvent rêvé que ma Douce et Pierre-Luc se rapprochent... mais trop, c'est trop ! Je ne sais plus comment me comporter, foi de Galoche !

– Tiens, Galoche ! me lance ma Douce, dans la rue, en me tendant un autre journal et en laissant échapper de sa bouche de petites volutes blanches. Pour madame la coiffeuse, une nouvelle cliente pour toi !

– Atchoum ! Atchoum !

– Aaah ! fait Émilie avec un air de reproche. Je t'avais dit aussi de rester à la

maison. Tu vas finir par tomber vraiment malade. Et là, il sera trop tard...

Sans la laisser s'inquiéter davantage pour ma santé, je saute et retombe sur mes quatre pattes avec le journal dans la gueule. Puis, je grimpe le talus et me rue vers la coquette maisonnette de madame la coiffeuse, m'amusant à penser : « Au moins, cette fois, je ne risque pas de voir apparaître une grosse bedaine molle toute poilue à la fenêtre... »

Je pose la dernière patte sur le perron et...

– Coucou!

Dans un réflexe de survie, je recule d'une patte... BOUM! BOUM! Je déboule deux marches sur les fesses, sans échapper le journal! Assis au bas de l'escalier, horrifié, je garde les yeux sur cette monstrueuse tête d'extraterrestre qui vient de surgir dans l'entrebâillement de la porte à peine ouverte.

– Un kiki, mon tout p'tit?

Je cligne des yeux : une, deux, trois fois... Mais je ne vois toujours qu'une boule vert lime avec deux trous brillants sous un amas de boulettes rose bonbon.

– Pas peur, mon pitou : tantine s'est juste mis une crème de concombres pour ses vieilles rides et des bigoudis pour garder ses cheveux bouclés de jeune fille...

Je me change en chien de plâtre.

– Donne à tantine! Donne!

Madame la coiffeuse ouvre un peu la porte, s'avance sur le perron, se penche vers moi et, tout doucement, prend son rouleau de mauvaises nouvelles dans ma gueule. Puis, de son autre main, tantine m'enfoncé son énorme kiki dans la gorge. La grosse pomme verte aux boudins rose bonbon me sourit, à quelques centimètres de mon museau. Moi, Galoche, je ne bouge toujours pas

d'un poil. J'observe tantine refermer la porte et, enfin, je referme ma gueule.

Quelques rapides *empattées* et glissades plus tard, le toupet de travers, je freine en catastrophe aux pieds de ma Douce.

– Tiens, dit-elle avec un sourire au coin des lèvres, tu as fait connaissance avec madame la coiffeuse, toi...

Moi, Galoche, je n'ai pas que le toupet de travers : j'ai un *kiki* de travers dans la gorge. Il est tellement gros qu'il y est resté coincé.

– Atchoum ! Atchoum !

Brusquement, le biscuit jaillit de ma gueule. W-ouf !

Pas facile, la vie de camelot, foi de Galoche !



– Atchoum ! Atchoum !

Oh non ! Voilà que mon Émilie se met à éternuer, elle aussi. Pas surprenant, avec cette bruine et cette brise froide du petit matin. La mince couche de givre qui fait briller toitures, voitures, rues et pelouses a beau disparaître lentement sous la fine pluie, il n'en demeure pas moins que l'humidité s'infiltré jusque sous ma fourrure. Je suis trempé jusqu'aux os. Une vraie lavette ! Je ne suis pourtant pas du genre mauviette. Ni Émilie !

Je l'admire, ma Douce. Elle a du caractère : elle se dépense de la sorte pour se payer un équipement neuf de hockey. Quelques jours avant qu'elle ne décide de passer le journal, j'ai entendu Fabien tenter vainement d'intervenir :

– Voyons, Marilou, on pourrait bien lui donner un peu d'argent. Émilie a toujours eu un équipement de second ordre...

– NON! s’est aussitôt imposée la mère d’Émilie, en fusil, comme à l’habitude.



Marilou est sous-ministre, un gros poste au gouvernement qui semble lui donner tous les droits, dont celui d’être presque toujours en colère à la maison. Elle a continué:

– Fabien, pas question de payer pour un autre caprice de notre fille!

– C’est pas un caprice: mes gants sont troués, mes jambières...

– Émilie, non! Toi, Fabien, tu ne lui donnes pas un sou. Compris?

Foi de Galoche, ce n’était pas la joie chez Fabien et mon Émilie, cette journée-là...

– Brrrr! fait Émilie, à mes côtés, me sortant de mes pensées.

Les mitaines de ma Douce sont toutes mouillées; elle souffle dans ses mains pour les réchauffer.

– Brrrr!

J’aimerais bien faire comme elle: j’ai plein de pépites de glace collées sous mes coussinets. Il n’y a pas que des avantages à avoir quatre pattes...

Tout dégoulinant sur le trottoir, je regarde mon Émilie grelotter et je me dis: «Il faut qu’elle aime beaucoup le hockey!» Je m’approche d’elle et ouvre la gueule pour aller déposer un autre journal et diminuer encore un peu le poids de son énorme sac.

– Atchoum! Atchoum!

– Le fantôme! lance ma patronne, en pointant une sombre demeure, située tout au fond du terrain, derrière de drôles d’arbres rabougris.

«Le fantôme?» Je frémis d’angoisse. À force de côtoyer les humains, ils m’ont transmis leur peur de tout et de rien... Guidé plus par mon orgueil canin que par ma bravoure, je ne laisse rien paraître. La queue et le museau bien

hauts – enfin, disons plutôt tendus vers l’horizon que vers le ciel, ce qui n’est déjà pas si mal –, je m’acquitte de ma tâche avec professionnalisme, c’est-à-dire en gardant le cap sur la maison alors que je n’ai qu’une envie, celle de bifurquer pour aller me cacher.

« Qu’est-ce que c’est encore que ce fantôme ? »

Comme rien ne semble bouger à la fenêtre ni derrière la porte, je reprends du poil de la bête à mesure que j’approche de mon objectif. J’arrive enfin au bas des deux marches qui mènent au perron, sur la pointe des coussinets et prêt à fuir, aussi agile qu’un félin. « Un vrai fantôme ! » que je me dis pour rire et pour atténuer l’angoisse qui me tenaille.

Toujours aucun signe fantomatique...

Pour en finir avec mes appréhensions ridicules, je décide d’y aller le plus vite possible, tous poils dehors... PATOW!

Je bondis de peur. Le couvercle de l’immense boîte aux lettres vient de se fracasser sur le mur de la maison. J’en échappe mon journal. « Mais qui... qui... a bien pu ouvrir le couvercle ? ! Il n’y a pas un chat ! »

PATOW! PATOW! PATOW! Le rabat, mû par une force mystérieuse, semble brusquement se prendre pour une tapette à mouches qui n’en finit plus de frapper. IVG! Improvise vite, Galoche!

Les oreilles en compote, moi, la lavette, je prends la poudre d’escampette, avec l’impression de ne pas être à la hauteur de ma réputation de grand improvisateur. Puis, le toupet en trompette, je freine de nouveau en catastrophe aux pieds de ma Douce, avec le pressentiment d’avoir été suivi...

– Bouh! m’accueille une Émilie aux yeux moqueurs.

– Atchoum! Atchoum! Atchoum!